

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 44

Artikel: A travers un brouillard d'automne : (croquis campagnard)
Autor: Schüler, Annette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207210>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

DÉMOSTHÈNE AND C^o

MAIS, mon cher monsieur, il n'y a rien à faire. Vous ne pourrez pas plus clore la bouche à tous ces gens atteints de « discouromanie », que vous n'arrêterez le soleil dans sa course.

— Cependant...

— Non, non, c'est inutile ! Ces discouromanes parlent comme crève un nuage lorsqu'il se trouve dans des conditions atmosphériques provoquant la condensation des vapeurs qui le composent. Quand un discouromane a la chance de tomber sur quelques victimes, quand sonne l'heure de la poire et du fromage, crac ! le déclanchement se produit. Gare dessous ! Il faut que ça sorte.

— Mais si on ne les écoute pas?...

— Eh bien, les uns se fâchent, tempêtent, crient de plus en plus fort. Peine perdue. On ne compte pas des auditeurs récalcitrants.

D'autres — et ce sont les plus intelligents — se résignent. Ils se taisent, c'est le plus sage, ou ne continuent de parler que pour leur propre édification. Personne ne suit plus leurs périodes, personne ne semble plus se douter de leur présence. C'est égal, ils dévident quand même leur écheveau, en mitraillant du regard ou en menaçant du geste un auditoire imaginaire.

— Et si on les empêche de parler?...

— Ah ! ça, c'est une autre affaire. Mais, comment?... comment?...

— Ma foi, je ne sais!...

— Ni moi non plus. Seulement, je vous promets bien que celui qui découvrira le serum de la discouromanie aura bien mérité de l'humanité, en général, et des journalistes, en particulier.

— Vous venez de citer les journalistes. Ne pourraient-ils, eux, entreprendre une campagne contre la discouromanie?

— Sans doute, d'autant qu'ils sont les premiers intéressés. Les journalistes bataillent pour ou contre tout ce qu'on veut; ce n'est pas là, toutefois, un gage certain de succès.

Si, cependant, les journalistes pourraient essayer d'un moyen qui peut-être aurait des chances de réussite — de réussite partielle, tout au moins : c'est la « conspiration du silence ».

— C'est-à-dire?...

— C'est-à-dire qu'ils n'auraient qu'à convenir entre eux — mais il leur faudrait être tous fidèles à leur engagement — qu'ils ne diront plus mot des discours prononcés dans les soirées, fêtes et banquets.

Sachant qu'ils n'auront pas le plaisir, le lendemain, de trouver leur nom dans les journaux avec une reproduction intégrale ou partielle de leur harangue, revue et corrigée par les reporters, bien de ces discouromanes garderaient le silence.

D'aucuns déjà ne se méprennent plus sur l'attention que l'on prête à leur éloquence, mais ils ont encore la conviction qu'ils sont lus. O ! douce illusion ; candeur naïve !

— Les journalistes auront-ils ce courage ?

Pour moi, je ne le crois pas. Et fort souvent, pourtant, les lecteurs de leurs feuilles leur en sauraient gré.

— Je vous crois, mais, comme vous, je doute fort que jamais les journalistes osent en venir là.

— Ainsi donc, nous sommes condamnés à la discouromanie à perpétuité ?

— Je le crains. Tâchons seulement, à titre de consolation, d'endiguer le plus possible le flux de paroles qui prend occasion de la moindre réunion, du moindre repas en commun pour s'épancher.

Pourquoi, par exemple, ne réduirait-on pas le nombre des discours au strict nécessaire, c'est-à-dire à ceux que l'on ne peut éviter ? Pourquoi, également, ne limiterait-on pas la durée de ces discours ? Il ne faut pas tant de temps pour exprimer bien des idées, bien des pensées, quand on sait bien ce que l'on veut dire. Ce n'est, il est vrai, pas le cas de beaucoup de discouromanes, qui remontent au déluge pour aboutir au chaos ; quand ils aboutissent.

Le secret de l'art oratoire n'est-il pas de dire beaucoup de choses en peu de mots ?

Ils sont rares, chez nous surtout, les orateurs qui le possèdent, cet art-là. Aussi, bien peu sont écoutés et moins encore, compris.

Il en est des longs discours, comme des longs articles : les premiers ne sont pas écoutés, les seconds ne sont pas lus. J. M.

L'heureux temps ! — C'est, si nous ne faisons erreur, Fontenelle qui, rencontrant un monsieur de sa connaissance venant de se marier, lui demanda si sa femme était jolie.

— Ma femme ! répondit le jeune époux, elle est très aimable, elle a de l'esprit, de la culture...

— Ce n'est pas ce que je vous demande, répliqua Fontenelle. Est-elle jolie ? Une femme n'est obligée qu'à cela.

Le cœur sur les lèvres. — Est-ce de là peut-être que vient cette expression ?

Un acteur, très bon garçon, chantait un soir dans un repas des couplets de sa façon, qui firent grand plaisir.

On lui en demanda l'auteur.

— Le voici, dit-il en montrant son cœur. A boire, à l'auteur !

— Mais le cœur ne boit pas, lui répliqua-t-on.

— Non, c'est vrai, mais j'ai le cœur sur les lèvres.

AU COLLÈGE DE LAUSANNE EN 1550

NICOLAS de Wattenwyl, avoyer de Berne, vers 1560, avait mis son fils au collège de Lausanne, que dirigeait Mathurin Cordier. Le jeune de Wattenwyl était en pension chez le réformateur Viret. Ayant commis quelque peccadille au collège, il avait reçu une correction et s'était plaint à son père, qui écrivit à Viret dans des termes très blessants pour Cordier. Voici ce que Viret répondit à ce père peu raisonnable :

« J'ai été bien peiné de voir par la dernière lettre que tu as été si fort troublé par la plainte que ton fils Pierre a portée contre Cordier. Je me suis enquis avec soin de ce qui s'est passé, non seulement auprès de Cordier, mais auprès des disciples de ton fils, témoins oculaires. Or, voici ce qui en est : Cordier avait signifié à ses disciples une prescription très convenable ; quelques-uns l'ont enfreinte, parmi lesquels ton fils. On les a fait asseoir pendant quelque temps sur un banc moins élevé que leurs camarades. Il n'y avait aucun motif pour que Pierre le dénonçât la chose comme si on lui avait fait un outrage sanglant et irréparable. Si les précepteurs n'avaient pas le droit de punir leurs élèves, quel que fût leur rang, quel homme de cœur voudrait se charger d'un pareil emploi ?

Aussi je te conjure de ne pas davantage te soucier de cette affaire. Je dois, d'ailleurs, te donner le conseil amical de ne point accoutumer ton fils à se plaindre légèrement de ses précepteurs. Tu dois savoir combien cet âge a peu de constance. C'était la coutume, chez les Lacédémoniens, que si les enfants faisaient quelque rapport à leurs parents contre leurs maîtres, on leur infligeât à la maison une seconde punition pour les guérir de cette fâcheuse disposition, et m'est avis que cette coutume n'était point déraisonnable. Calme-toi donc, et sois bien persuadé que Cordier n'a pas pour ton fils d'autres sentiments que ceux qu'il éprouverait pour ses propres enfants. »

Dans l'inconnu. — Un jeune homme se disposant à étudier en médecine fit part de son dessein à Voltaire, qui lui dit :

— Malheureux ! qu'allez-vous faire ! mettre des drogues que vous ne connaissez point dans un corps que vous connaissez moins encore !

Le sac conjugal. — Un adage italien dit : « L'homme et la femme qui se marient mettent la main dans un sac où il y a quatre-vingt-dix-neuf vipères pour une anguille. »

A TRAVERS

UN BROUILLARD D'AUTOMNE

(Croquis de campagne.)

EPAIS, fait de blanche lourdeur et de mélancolie, si épais qu'il semble que le soleil même aura peine à le percer, un brouillard est tombé sur la terre. Tendait leurs bras nouveaux, presque vides de feuilles, les gros arbres paraissent étranges. Les petits, plantés là y a peut-être deux printemps, drôlets, châtifs, étriés ont l'air d'abandonnés par de marâtres parents. Les buissons d'arbustes forment des masses sombres, baroques. On croirait des familles de branches se serrant très près les unes des autres pour se conter de surprenantes choses. Les champs fraîchement labourés font alentour des taches brunes, des taches splendides de promesses infinies pour le prochain

renouveau. Les prés d'herbe où, aux bonnes heures, viennent paître les troupeaux, sont d'un vert merveilleux, humides des perles infimes que la bruine y dépose. Et, partout le brouillard.

*

Un beau gars en blouse conduit trois chevaux; leurs corps se meuvent lentement, ils ont travaillé dur. Leurs sabots martèlent la route d'un rythme régulier.

Soudain, l'une des bêtes hennit, piaffe, cherche à secouer le joug pesant sur elle... Le beau gars la remet à l'ordre et au pas, tire sur la bride, brandit son fouet. La rebelle s'assagit. Docile, puisque l'homme l'a dressée pour son usage, elle sent toute l'inutilité de son indiscipline. Elle reprend l'allure de ses compagnes de labeur. Le groupe se perd dans l'opacité qui traîne partout.

On aurait dit une peinture anglaise d'un maître paysagiste de là bas qui se serait soudain animée...

*

Plus loin, un groupe curieux. Cinq gaillards — vestons et culottes de toile bleue — s'affairaient autour d'une machine laborieuse, bruyante, fumante.

Le poing sur la hanche, ils causent; on les prendrait pour des alchimistes et l'on s'attendrait à voir ruisseler du bel or rutilant de l'un de leurs récipients, tandis que de l'autre coulerait la liqueur magique de vie et de santé, la panacée universelle attendue désespérément par les humanités...

Des alchimistes?

Doués d'une inégalable patience, amassant péniblement les matériaux de la chimie moderne, les alchimistes du passé transmettaient à leurs enfants les secrets de leurs demi-expériences. Mais — oh! sacrilège — ils ne travaillaient point en plein chemin! Un brouillard comme celui d'aujourd'hui aurait été trop peu dense pour masquer les réalités et les chimères sortant des creusets sombres...

Ces cinq gaillards — vestons et culottes de toile bleue — ne manient ni le soufre ni le mercure... ce sont les distillateurs ambulants. Triturant les marcs et les lies des fruits les plus savoureux, sans même allumer d'espoir chimérique ou de convoitise en leurs prunelles, le « coquemar du diable » les occupe tout entiers.

... Puissent les « eaux-de-vie » distillées par la machine noire, laborieuse, bruyante, fumante, puissent-elles ne jamais faire oublier à ceux qui en useront les lois de la bonne vie...

*

Plus loin encore, traînée par une maigre cavale, c'est une roulotte qui avance. Annonçant la smala de Bohémiens dont ils font partie, deux gamins conduisent l'attelage: cinq ou six ans, cheveux drus et bouclés, brasiers ardents au fond des yeux.

Les vieux — l'homme, la femme — suivent à pied. Lui a de la beauté; elle en a des restes.

Un gendarme du pays marche avec eux; ils causent tous trois violemment ensemble. Sans doute n'ont-ils pas les mêmes idées(?), et un flic! c'est que c'est un homme de la Loi... Il ne s'agit pas de jouer aux révoltés. Les Bohémiens haussent le ton, font de grands gestes. Calme, important de toute l'autorité menacée qu'il représente, le gendarme répond en hochant la tête. Sa parole est sobre: il doit être en mal de contravention.

*

Epais, fait de blanche lourdeur et de mélancolie, le brouillard augmente, augmente encore.

Annette SCHÜLER.

Les bons serviteurs. — Tu m'éveilleras demain matin à quatre heures! dit M. X... à son valet de chambre. A quatre heures, ne va pas t'oublier.

Le pauvre garçon ne ferma l'œil de la nuit, crainte de manquer la consigne.

Entendant sonner deux heures, il courut tout joyeux au lit de son maître et, tirant les rideaux avec bruit, dit:

— Monsieur, soyez tranquille, vous avez encore deux heures à dormir.

La bonne aventure. — Un paysan se faisait dire la bonne aventure.

Le devin lui dit:

— Les cartes m'apprennent que vous êtes venu au monde, le jour de votre naissance, tout nu, sans chemise, les mains dans vos poches, comme un bon propriétaire; c'est une preuve qu'un grand bonheur vous attend.

Le paysan paya bien et partit au comble de la joie.

LE FRANÇAIS

COMME ON L'ÉCRIT À BERLIN

Le rédacteur d'un journal humoristique de Berlin, voulant railler les Français, a eu l'idée saugrenue d'essayer de faire de l'esprit à leurs dépens en une langue qu'il se figure être sans doute celle de Voltaire ou d'Anatole France. Voici un extrait de ce chef-d'œuvre:

JOURNAL « D'ALLEMAGNE »

QUE NOUS VOULONS

Il donne des gens, qui prétendent, qu'il y a déjà plus que trop de journaux dans la capitale de Berlin. Comme faux! tout le contraire est le cas. On peut encore toujours porter des chouettes à Spree-Athènes. Surtout le manque d'un journal absolument français, disons Parisien, était un signe d'inculture, c'est clair comme bouillon. C'était véritablement une grande Rotonde (comme les Allemands disent: « un grosses Bedürfnis »). Regardons autour de nous, qu'est-ce que nous voyons? Nous voyons un Pariser Platz, une Französische Strasse, des maisons de confection française, nous avons un empereur qui ne jure pas plus haut que chez la Granier, nous avons des théâtres, qui font des plaines maisons avec les pièces de Flers et Caillavet, nous avons le conseiller intime Lautembourg, bref: Français est atout! Seulement un journal français ne paraissait pas dans le mou-tableau de Berlin. Là, le lièvre était dans le poivre!

Et justement pour remplir ce besoin nous nous sommes décidés à cette entreprise grand-urbaine, dont nous offrons aujourd'hui le premier numéro, qui est petit, mais oho!

DES NOUVELLES OFFICIELLES

Sa Majesté l'Empereur et Roi ont gracieusement reposé de promettre une nouvelle « Thronrede » (discours du trône), dans laquelle la réforme des élections prussiennes sera encore une fois promise.

Sa Majesté l'Empereur et Roi ont prêté l'aiglon rouge de cinquième classe au ministre danois Zahle, qui ne porte jamais une décoration.

Le baron de Berger qui a juré cent fois de ne pas quitter le Théâtre de Hambourg est devenu directeur du Burgthéâtre à Vienne en jurant: Les Hambourgeois me peuvent autrement quoi!

LA REVANCHE

On ne doit jamais dire ce que c'est qu'une chose! Nous autres, Français, nous avons toujours rêvé d'une vengeance pour Sedan, mais nous aurions pu attendre jusqu'à devenir noirs, — il ne se faisait rien avec la revanche. Mais maintenant, sapristi! Marianne, l'homme avec la victoire est là! vois-tu bien, là, vient-il, des grands pas prend-il! C'est un artiste, un parnais-

sois, qui nous procure la revanche: et comment! C'est Rostand avec son « Chantecler » qui établit la véritable suprématie de notre belle France! Car puissance militaire, avec ça on doit nous laisser enfin en paix! que m'achète-je pour la puissance militaire? Dans la vie des nations, c'est la « puissance spirituelle », sur quoi il arrive, et rien d'autre, tout le reste c'est jaquette comme pantalon! Notre Rostand, en écrivant son chef-d'œuvre dramatique « Chantecler », a vaincu, cassé, anéanti toute la littérature allemande, qui est désormais souris-morte. Goëthe, Schiller, Kleist, Sudermann, quel chien prend encore une bouchée de pain d'eux après « Chantecler »? Et de penser, la littérature teutonique pourrait jamais revivre après cette débâcle — à la seule pensée je me ris une branche. C'est notre revanche pour 1870. Du reste, naturellement, nous souhaitons la paix éternelle entre les deux nations, parce que en cas de guerre notre nouveau journal sifflerait bientôt sur le dernier trou; ce qui serait une chose paresseuse pour l'éditeur, qui a encore de grands raisins dans la tête.

FAITS DIVERS

A Munich, la police a ordonné la moralité absolue pour le carnaval. Est-ce qu'il était « immoral » avant? et « si déjà »! — Monsieur Bode, le directeur de la Galerie berlinoise, suivra une vocation honorable au Musée du Louvre à Paris, pour y déclarer la tiare du Saitaphernes comme authentique. Cela sera une mangerie trouvée pour lui et pour le monde. Car pour dire vrai, l'affaire avec cette Flora déflorée commence à nous croître hors de la gorge!

L'esculape armé. — Feu l'avocat P., de Lausanne, rencontrant un médecin de ses amis qui avait un fusil:

— Où vas-tu donc? lui demande-t-il.

— Voir un malade.

— Il paraît que tu as peur de le manquer.

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants:

La réforme électorale en Suisse, par Horace Micheli. — Sous le masque. Roman, par J.-P. Porret. (Sixième et dernière partie). — Un quaker français, par Frédéric Passy. — Suite tessinoise, par F. Chavaanes. — Un poète slave. Svatopluck Czech, par Louis Leger. — Perer Camenzind. Roman, de Hermann Hesse. (Quatrième partie). — Variétés. A propos de la biologie du savant, par Wilhelm Ostwald. — Chroniques parisiennes, allemande, russe, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque Universelle*, Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

DUÈ BAMBIOULÈS

(Patois de la Vallée de Joux.)

OUNA né qu'on èré cautié couai tché Pierroton, ion que résté dé couté arrevà, te essoclia, sé setà à la trabllia rionda.

— Mé pouèrè z'ami, tiè no dese, vin dé m'en arrevà ouna tota fouairta. Mé fau voutou baïré traï déci po mé remettèrè dé la pouaira tiè zaou.

Fidiura-vo tièrou setà à l'étrablliou, su lou ban, derrein lé bète, que fougàvou ma pipa, quan repensou to d'on cou que n'avà pa met lou tavé à la fenètra. Mé revirou controu et poui-té tiè vayou-iou? Vayoiu lou gendarmou brancà su la rota que vouaitiévé dedé l'étrablliou!

Mon san ne fà qu'on tou.

Mé desi: Ebin, ma fai, en vouaitique oung balla. Te yé po té ché fran!

Dé tan tièrou ému la pipa mé tché dé la gouairdze.

Tandi cé, lou gâpion sé ranmodé san pipà lou mot.

Ne savé pas tiè mé dèré.

Mé pensé to parein aou bet d'oung vouairba: Se baïe se dé yadzou è ne t'érai pa vu? Té fau vai sali ique dévan po vaïré se vretablliamé on té vai dai lé.

Bon! salliou su la rota, mé boutou bin à la